

# Revue indépendante, Janvier 74

l'évolution d'un homme fervent d'art brut, libre, et qui, à soixante-douze ans, témoigne d'un esprit dynamique et inventif. Sa dernière salle consacrée à ses volumes dans l'espace est l'aboutissement plastique monumental d'une vie qui a subi, elle aussi, l'influence d'autres artistes dans certaines des périodes picturales. Mais l'homme ici a marché selon son rêve et construit hardiment, sans souci du déjà vu et du qu'en dira-t-on. Son œuvre aura-t-elle des prolongements dans cent ans ? Mystère. Mais ce fut une vie pleine.

Entrons à la Biennale. J'y suis allée dans un état de réceptivité extrême, souhaitant trouver là le souffle de jeunesse qui dynamise un monde. Je venais de l'exposition futuriste voisine et souhaitais, bien sûr, continuer le voyage mental sur les ailes d'un archange illuminateur et novateur. La flamme des artistes du futurisme du début du siècle avait dû, me semblait-il, mordre l'âme des nouveaux venus sur le sentier de l'art. Des brèches avaient été ouvertes. Des carcans arrachés. Des musiques des sphères entendues...

Hélas ! Je n'ai trouvé dans cette Biennale qu'un grand vide, une grande angoisse, une tristesse et la mort à fleur de cœur. Ce qui m'a le plus impressionné est le cimetière réalisé « en vrai » par une jeune Allemande d'une vitalité étonnante et d'une santé radieuse ! Mal de l'âme. Mal de cœur. A côté de ce cimetière un de nos jeunes Français allongé — sur sa photo en transe — semblait avec ses yeux révulsés attendre la réponse à son interrogation morbide...

Ainsi, c'est tout ce que le souffle libertaire du futurisme, du dadaïsme, du cubisme et de tant et tant d'ismes a apporté à notre jeunesse présente. Ainsi donc, nos moins de trente-cinq ans sélectionnés dans le monde n'ont plus que ce vide à proposer pour rénover l'art et le mettre à la mesure du xx<sup>e</sup> siècle. C'est aberrant. C'est impossible. Quelque chose ne va pas dans la sélection mondiale des artistes qui seront le levain de demain et il reste à découvrir ceux qui, dans leurs ateliers délabrés ou dans la lumière d'une forêt magique, ont trouvé d'autres réponses au matérialisme que celles qui nous sont proposées au musée d'Art moderne de la ville de Paris, en ce mois d'octobre 1973.

C'est le centenaire de la naissance d'Elie Faure, Elie Faure « le précurseur », comme l'écrit Raymond Cogniat dans un hommage qu'il lui rend. Qu'écrirait-il, ce chercheur solitaire si proche des artistes et si sensible à ce langage de l'âme qui devrait nous apaiser, ou nous bouleverser, si nous étions en face d'œuvres ayant un véritable langage universel capable de témoigner de cette ère du Verseau que nous voyons naître dans le fatras d'un rêve torturé, sans espoir, sans idéal.

Que dirait ou que penserait Elie Faure, dont la monumentale histoire de l'art n'alimente certainement plus guère les jeunes générations de peintres ou chercheurs mystiques ? Il se tairait, peut-être, conscient d'une grande impuissance devant cette décadence qui nous entoure. Il se tairait, peut-être, mais il penserait certainement, au fond de lui, que les débris d'âme que l'on écrase du pied, de toutes parts, dans bien des galeries et musées ne sont que documents d'archives fugitifs pour de plus belles moissons. Nous sommes, nous, les parents, responsables de ce que nous donnent, dans les musées, nos enfants...

Douloureuse réflexion...

Rêva RÉMY.